

LITTÉRATURE	JANVIER 2017 – HORS-SÉRIE	ARTICLE 60
-------------	---------------------------	------------

TENDU ET CINGLANT, CHALEUR, DE JOSEPH INCARDONA

Joseph Incardona excelle encore une fois. Après avoir reçu le Grand prix de littérature policière 2015 pour son précédent roman paru chez Finitude, l’écrivain italien et suisse signe *Chaleur*. Il raconte la tension entre les facettes d’êtres qui se prêtent, en apparence, aux actes les plus vains, vulgaires ou absurdes. Le Championnat du monde de sauna à Heinola, est la toile de fond de cette histoire qui décortique la vie, la mort, la mort dans la vie.

« Il ne sert à rien de savoir un personnage arrêté avec sa voiture au feu de tel carrefour, dans telle ville », plaisantait Joseph Incardona, un soir de présentation de ses livres. Sans doute, une telle exactitude n’est-elle pas nécessaire. Cette fois-ci, en revanche, la localisation est fondamentale : on est à Heinola.

Heinola, à quelque 135 kilomètres au nord d’Helsinki, est la petite ville où se déroule le Championnat du monde de sauna qui suppose de résister dans une « boîte » chauffée à 110 degrés. *Naturellement*, quelques secondes font la différence. Parmi d’autres spécialités finlandaises – le Championnat du monde de porter d’épouse, ceux de lancer de botte ou de téléphone portable – cette curiosité est une sociabilité de type « kermesse » qui brise l’isolement et l’ennui des longs hivers nordiques. Toutefois, l’édition 2010 du divertissement a mal fini. Il a cessé d’être organisé, suite à une surchauffe mortelle.

S’emparant de ce fait divers qu’il a lu quelque part, Joseph Incardona en a fait son dernier roman, sobrement intitulé *Chaleur*. Au programme, l’absurde et la logique, répartis de manière équitable, sont en compétition dans un huis clos en forme de matriochkas : Heinola, hôtel logeant les participants et cabines de sauna, un décor à géométrie variable qui se resserre autour des protagonistes.

Outre dans ses choix de contexte, la force du romancier, italien et suisse qui s’est posé à Genève, se révèle dans ses observations des mondes sociaux et sa capacité d’imagination de la tragédie. Celle-ci n’a rien de surréaliste. Elle est latente dans n’importe quelle vie et se cache derrière autant de façades aussi charmantes qu’ignobles.

Incardona les contourne pour y façonner du très noir avec du très drôle et du très cru.

ENTRE CRABE ET PELUCHE, UN SUSPENS INATTENDU

D’entrée de jeu, on sait qui va mourir – mais ni qui est déjà mort ni ce que peut être la mort dans la vie. Puis, le crime apparaît au détour d’une phrase, avant que se confirme le caractère assassin d’un homme, dont les entrailles condensent aigreurs et frustrations, un homme qui se débarrasse des personnes qui l’embarrassent.

L’auteur s’en prend à la bravoure créatine qui peut se révéler impitoyable quand on lutte en imaginant la résistance de son adversaire au lieu de sa détermination. Même si une sélection féminine du Championnat du monde de sauna existe, elle n’est que mentionnée. C’est à une complexité mâle que la narration s’attaque pour la décortiquer. Engagés dans le concours, ceux qui se confrontent aux cabines chauffées à blanc sont des types aux facettes multiples. Incardona leur donne progressivement corps, quand leur physique essentiellement mortel fatigue.

Entre crabe et peluche, il invente Igor Azarov, « Russe miniature », ancien membre d’équipage de sous-marin nucléaire, qu’il place face à Niko Tanner, « géant finlandais », star de porno. De prime abord, ces concurrents si bien nommés sont caricaturaux, faisant notamment s’affronter des origines nationales aux rancœurs historiques. Mais le lent dévoilement de leur *subtilité* fait la tension du livre qui se déguste d’une traite parce qu’on ne peut pas quitter ces êtres.

Chez Joseph Incardona, le roman est assurément noir, mais la forme du suspens est inattendue. Elle est corsée

par le passage de quelques figures. Piercing au nombril, deux filles ne sont, par exemple, que brièvement épinglées dans un ascenseur ou au sortir d’une chambre à coucher. Cependant, leur « sillage » est essentiel à l’histoire en même temps qu’il ajoute une couche, donnant un aperçu du drame qu’elles trimentent ou dans lequel elles s’enfonceront inexorablement.

« WET FLOOR »

Dans la vie, l’écrivain se prête volontiers à des plaisanteries frivoles, son regard est pétillant et réjoui, ses yeux n’ont rien de tordu, inquiet ou inquiétant. Sous sa plume, par contre, la cruauté, la perversité ou les plans ahurissants se défoulent. Les composantes de tragédies ordinaires ne relevant pas du pénal côtoient les actes criminels des plus sérieux. Tous disent les saloperies et la bêtise dévastatrices auxquelles l’humanité est condamnée. Il y a du politique et du rebelle chez Joseph Incardona, il y a surtout beaucoup d’habileté et d’intelligence.

Sur plusieurs pages comme en deux mots, il n’épargne pas la bureaucratie européenne, la vogue du spritz et celle du tatouage, le journalisme – ici une carriériste, ailleurs un chacal – les travers du féminisme ou ceux du « PA », porno alternatif, « équivalent d’un label “bio” ». Il pointe les dérives dogmatiques ou les pratiques en dérive. Pour notre plus grand plaisir, il s’amuse des petites manies d’une société qui pense faire bien avec un « panneau de sécurité jaune *Wet floor* » ou qui consomme sans vergogne du chien synthétique rembourré de ouate qui se vend par tonnes.

ARTICLE 60	JANVIER 2017 – HORS-SÉRIE	LITTÉRATURE
------------	---------------------------	-------------



L’absurdité et la logique des acteurs de *Chaleur* seraient-elles heureusement éloignées de nos réalités de lecteurs curieux ? Certainement pas. Si visiter ces contradictions cocasses, ces pratiques moutonnnières et rencontrer la mort aussi insensée que parfaitement réfléchie, permet de se distraire et de trembler, c’est aussi se donner une chance de revenir sur nos propres petits arrangements avec le réel, sur nos sottises, angoisses ou glissades.

LE CORPS OMNIPRÉSENT

Joseph Incardona s’intéresse réellement aux écrits des autres, il lit beaucoup, il est un travailleur acharné et rigoureux. La puissance et l’originalité de son style se nourrissent d’un plaisir de raconter savamment cultivé depuis très longtemps. Peut-être parce qu’il est co-réalisateur de films (*Milki Way*, avec Cyril Bron, 2014 et autres projets réjouissants en cours), son écriture est parfois qualifiée de cinématographique. Pourtant, aussi imagée que soit sa prose, il ne s’agit pas d’images de cinéma, mais bel et bien de littérature.

Dans le genre noir, il ne fraie pas avec la violence pour la violence ou le cul pour le cul. Il maîtrise de manière époustouflante le récit de ce qui se forge, afin d’organiser leur cohérence existentielle, dans les matières cérébrales légèrement fêlées ou totalement ravagées. Incardona passe par le ressenti et la souffrance des corps. Il casse le fantasme de frontière entre l’esprit et le physique.

Son attention porte d’abord sur le costume, révélateur de qui s’en revêt. Pour les figurants : tailleur italien, costard de signature allemande ou chemisier et pantalons ajustés. Et, plus déterminant pour la fiction : « peignoir en soie aux motifs léopard » assorti d’un slip tanga contre jogging

soviétique usé avec « baskets, un modèle récent et américain, là faut pas déconner ». Les artifices qui font loi – des mode, fonction, milieu ou moment – ceux qui permettent de gérer les formes, les odeurs ou les rejets sont autant des parades que des reflets.

Sous l’enveloppe, les corps font du fitness, prennent des bains de chaleur à température raisonnable, adoptent des régimes alimentaires. L’un « se déplie », l’autre est « raide, droit, rouillé », et on rigole. Mais Joseph Incardona *déguille* tous les tabous et là, on rit nettement moins. La description des actes et des organes sexuels est omniprésente parce qu’elle permet d’atteindre les inhibitions ou les exhibitions, les complexes ou les arrogances. Elle exprime les réalités des concurrents du Championnat mondial de sauna ayant une raison corporelle à leur participation, mais pas seulement.

Ainsi, le monologue charnel de Loviisa Foxx est une perle. Se dorlotant dans le chaud de son lit, la jeune femme s’y révèle. Ne se fiant qu’à son amour, elle invective ceux qui se croient « experts » pour la juger et la conseiller sur ce qu’elle devrait, plutôt ne devrait pas, vivre. Ici encore, Incardona la fait penser via le corps, penser avec le corps. Cet art traverse les pages de *Chaleur*, autant que les textes de l’écrivain en général.

L’un de ceux-ci qui traite de la boxe (*Le persil*, novembre 2016) et préfigure un roman, *Les poings* (BSN Press, 2017 à paraître), rompt avec le mythe du K.-O. Ce dernier est moins dû au coup porté au visage qu’à celui dans le foie. Là, « les jambes flageoient la nausée monte, certains vomissent, et c’est fini », les dégâts se prolongeant bien au-delà du ring. Et donc ? Pour l’auteur, s’entraîner dans une salle de boxe et raconter une histoire qui se déroule dans cet univers est

l’occasion de souligner la différence entre savoir et connaissance qui, elle, intègre l’expérience corporelle.

Tous les écrits de Joseph Incardona étripent. Ils décrivent minutieusement les chairs, muscles, viscères, cernes, duvets blonds, poils noirs ou épilations, ainsi que les humeurs, odeurs ou réactions des corps. Pas d’entourloupe, à la fois obscène et sensible, sa minutie débridée secoue. Elle montre parfaitement ce qui se passe dans la relation entre le physique et le mental. Alors, il se peut qu’un animal intervienne, comme dans *Derrière les panneaux il y a des hommes* (Finitude, Grand prix de littérature policière 2015), lorsque deux chiens, tenus en laisse par des hommes, entrent en jeu pour renifler la femme qui, du coup, doit se réaffirmer flic avant tout.

Ce précédent roman, tout aussi formidablement cinglant que le dernier, compose avec une myriade de personnages satellites et plonge dans le crâne d’un homme envahi par « le Mal », déficelle les petites habitudes de la gendarme qui le traque et met en scène les dévastations des parents de fillettes assassinées. Sur fond d’immondices survolées par des mouches infectes, dès les premières pages, le lecteur peut ressentir physiquement les suffocations d’un père en chasse du meurtrier de son enfant, avant d’être invité dans l’intérieur en putréfaction de la mère qui reçoit les comptes-rendus de son chasseur perdu, et pour laquelle une masturbation frénétique et sordide ne fait qu’ajourner la mort.

SOPHIE NEDJAR

CHALEUR, JOSEPH INCARDONA, FINITUDE, 2017, 160 P.

PRÉSÉLECTIONNÉ AVEC NEUF AUTRES TITRES POUR LE GRAND PRIX RTL-LIRE 2017.

PHOTO © JOSEPH INCARDONA